

par où se déversaient dans la mer les eaux de tout un bassin (par exemple, les grands lacs du Cambodge). Et, tandis que les pays de montagnes sont presque tous abandonnés à l'essor naturel des forêts, les sols alluvionnaires, soigneusement drainés, sont partagés en sols de cultures riches, naturelles, intensives ou importées, suivant leur fertilité relative et le mode d'appropriation qui leur convient le mieux.

La forêt, en effet, couvre une très vaste partie de l'Extrême-Orient, partout où une élévation moyenne au-dessus du sol environnant donne lieu à des pentes de terrain supérieures à celle des terres croulantes. Les cultures habituelles nécessitent à la fois des terres meubles et des irrigations nombreuses. Elles ne sont pas soumises à un régime forestier spécial. Elles croissent naturellement sous le soleil et sous les pluies du climat natal. C'est, dans sa splendeur sauvage, la forêt vierge sur d'interminables étendues. On ne passe pas dans la forêt ; on ne vit pas dans la forêt ; il n'y a, bien entendu, pas de routes, ni d'autres sentiers que ceux suivis par les montagnards voyageant à travers leurs pauvres et lointaines agglomérations ; la rivière, avec ses cascades et son cours tourmenté, est elle-même rebelle à tout usage. Aussi le trésor des forêts reste inutile et intact. D'admirables essences, des bois précieux et aussi des bois de construction poussent à l'envi dans ces profondes réserves ; mais les fièvres algides, maîtresses souveraines de la forêt, l'absence totale de tout chemin, la matérielle impossibilité de toute communication rendent vaines toutes ces richesses naturelles. Ni l'ébène, ni le palissandre, ni le camphrier, ni les autres bois rares, ni les bois de fer, ni le teck, cet arbre admirable dont il pousse en